

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Apparences trompeuses / *Que Dieu bénisse l'Amérique* de Robert Morin

Stéphane Defoy

Volume 24, numéro 1, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2006). Apparences trompeuses / *Que Dieu bénisse l'Amérique* de Robert Morin. *Ciné-Bulles*, 24, (1), 8-9.

Apparences trompeuses

STÉPHANE DEFOY

En ouverture de **Que Dieu bénisse l'Amérique**, la caméra enregistre l'alignement parfait des bacs à recyclage sur les trottoirs d'une banlieue proprette avant de se faire fureteuse en pénétrant dans chacune des maisons pour nous faire découvrir des mobiliers que l'on devine achetés dans les mêmes magasins à grandes surfaces. Le cinéaste Robert Morin livre rapidement son message : méfiez-vous des apparences, personne n'est à l'abri des soupçons, les véritables tarés ne sont pas nécessairement ceux que l'on croit.

Contrairement à son compatriote André Forcier qui façonne le portrait d'une Amérique excentrique (**Le Vent du Wyoming**, **Les États-Unis d'Albert**) débordant d'individus issus d'une quelconque fête foraine, celle de Robert Morin prend naissance au cœur des angoisses suscitées par d'inquiétants caractériels qui prennent la forme de gens supposément sans histoire. Sous le vernis, le portrait se fissure de partout : une femme instable s'appête à quitter son mari, une célibataire recherche désespérément l'âme sœur, un couple homosexuel tire de la patte, entre autres. Et tous ces personnages ont à l'esprit un tueur en série qui s'en prend à des pédophiles remis en liberté. Ce qui ne facilite en rien la vie d'un homme, justement condamné pour pédophilie, qui s'attire craintes et mépris d'un entourage fermé sur lui-même en ce 11 septembre 2001. Tout comme le peuple américain, les personnages du film de Morin cherchent un coupable à tout prix afin de justifier leur déroute. Le prédateur sexuel en processus de réinsertion sociale s'avère alors un souffre-douleur parfait dans



Marika Lhoumeau et Sylvain Marcel – PHOTO : CAROLINE HAYEUR

les circonstances. Perçu comme un être mesquin et potentiellement dangereux, rien ne lui sera épargné.

Morin met en scène une classe moyenne étalée paisiblement aux abords de la cité, qui opte pour les artifices des petits bonheurs et demeure sourde aux misères du monde. Elle se complaît dans ses tâches routinières et abrutissantes, mais on comprend vite que derrière cette conformité, tout ne tourne pas rond dans les chaumières. Le dernier film du réalisateur de **Requiem pour un beau sans-cœur** reproduit à l'intérieur d'une microsociété les symptômes d'une Amérique névrosée et outrageusement individualiste s'empêtrant dans un quotidien morose dont les perspectives sont limitées à leur nombril. Habitué depuis ses débuts à troubler le confort des

spectateurs, Morin atteint de nouveau sa cible; son discours ne manque pas de mordant, ni de justesse. En filigrane, sa critique d'une communauté paniquée qui s'épie sans cesse et se regroupe uniquement pour traquer des faux coupables fait écho à une vision simpliste promue par certains politiciens face à des enjeux sociopolitiques complexes.

Que Dieu bénisse l'Amérique situe son action dans un Laval ou un Brossard imaginaire où rien ne doit dépasser : pas même les comportements déviants. Ainsi, le film évoque des œuvres telles que **Dog Days** d'Ulrich Seidl de même que **Happiness** et **Welcome to the Dollhouse** de Todd Solondz qui traitaient l'univers de la banlieue avec dérision. Chez Morin, l'image est décolorée et sans relief, les personnages sont cernés, rondelets et d'apparence blasée. Ils communiquent constamment par téléphone cellulaire, mais ne se disent que des banalités. Déambulant dans des quartiers sans singularité, chacun des protagonistes de ce film-choral cherche sa voie et croise inlassablement son voisin parfaitement incorporé au décor. Par contre, ces hasards forcés — tics lelouchiens qui deviennent agaçants — culminent dans le décor d'un buffet chinois, une scène fort réussie, où la tension s'élève d'un cran. De plus, le cinéaste exploite son propos à travers une enquête policière qui avance à petits pas. Comme dans son précédent film, **Le Nèg'**, il multiplie les fausses pistes, faisant en sorte que chaque personnage ait quelque chose à se reprocher et pourrait finalement être le meurtrier recherché. On passe allègrement d'une figure à



Une scène de crime dans **Que Dieu bénisse l'Amérique** – PHOTO : CAROLINE HAYEUR

l'autre sans jamais perdre le fil de l'intrigue. Le réalisateur a figolé son scénario de telle sorte que chaque individu concerné dévoile peu à peu son côté obscur.

Les morceaux du puzzle trouvent leur place un à la fois tandis que le personnage du pédophile en liberté prend une importance démesurée aux yeux de cette faune à la fois effrayée et fascinée par l'arrivée d'un homme traqué. À force de revers et de remarques désobligeantes portées à son endroit, le réalisateur parvient même à nous le rendre sympathique. Cette affection subite résulte également de la prestation adéquate de Sylvain Marcel qui joue le repli sur soi et la victimisation avec beaucoup de naturel. Par moments, il semble même l'unique individu équilibré dans cet univers où la paranoïa modifie les perceptions et les agissements de tout un chacun. Si tous les autres comédiens tirent également leur épingle du jeu, Gildor Roy, à qui Morin a taillé sur mesure un personnage d'enquêteur mal dégrossi, et Sylvie Léonard, en épouse perturbée, ressortent du lot.

Après un déploiement mouvementé qui trouve son aboutissement avec la découverte du vrai criminel, **Que Dieu bénisse l'Amérique** se conclut, tout comme **Petit Pow! Pow! Noël**, sur un *happy end* peu convaincant qui laisse pantois. L'auteur refuse d'aller à la limite de son propos. S'il dit souhaiter conclure ses fictions futures sur une finale optimiste, Morin devra cependant les intégrer plus adéquatement à ses zones d'inconfort qu'il prend plaisir à développer dans sa mise en scène depuis le début de sa carrière. D'ailleurs, on doit saluer l'habitude du cinéaste, pour reprendre ses propos en entrevue, d'explorer les recoins dramatiques. Il n'hésite pas à travailler dans le « coin des bandes » pour en ressortir avec des sujets peu orthodoxes servis par un discours et des images souvent déstabilisants, et parfois même inconvenants (voir **Petit Pow! Pow! Noël** pour s'en convaincre). Peu importe le thème privilégié, un film de Morin ne laisse jamais indifférent.

Avec **Que Dieu bénisse l'Amérique**, le réalisateur prouve à nouveau qu'il sait cons-

tituer un récit ancré dans le réel pour mieux le pervertir afin de bousculer les idées préconçues du spectateur et ainsi l'amener à approfondir sa réflexion. Il démontre encore une fois sa grande polyvalence en faisant alterner dans son travail des œuvres plus personnelles au budget modeste où il s'alloue une plus grande liberté d'action (**Yes Sir! Madame, Petit Pow! Pow! Noël**) et des films plus populaires (**Windigo, Le Nèg'**) sans jamais délaissier sa vision d'auteur. Nous sommes devant un véritable cinéaste. Que Dieu bénisse le cinéma grinçant de Robert Morin! ■

Que Dieu bénisse l'Amérique

35 mm / coul. / 110 min / 2005 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Robert Morin
 Image : Jean-Pierre Saint-Louis
 Mus. : Bertrand Chénier
 Mont. : Lorraine Dufour
 Prod. : Réal Chabot
 Dist. : Christal Films
 Int. : Gildor Roy, Sylvie Léonard, Sylvain Marcel, Patrice Dussault, Gaston Lepage, René-Daniel Dubois, Marika Lhoumeau